

# L' Abeille.

5me Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. "

5me Année.

VOL. V.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 12 AVRIL 1853.

No. 28.

## L'ANNONCIATION.

Il est à Nazareth, ville de Galilée,  
Une demeure simple, une maison voilée  
Que l'étranger, qui passe, embrasse d'un coup d'œil ;  
Maison qui semble fuir tous les bruits de la terre  
Sous les rameaux charmants du palmier solitaire  
Qui croît doucement sur le seuil.

Et dans cette maison, chère à la rêverie,  
Il est une humble vierge, une femme qui prie,  
Son visage est empreint d'un calme solennel ;  
Elle baisse à moitié sa modeste paupière,  
On lit sur son beau front que sa pure prière  
Est un écho même du ciel.

Elle n'a pas cherché de volupté profane,  
Elle vit d'un monde où tout parfum se fane,  
Où le cèdre est frappé comme l'obscur roseau ;  
Elle y reste, semblable à la rose ignorée  
Qui croît loin de la foule et qui n'est effleurée  
Que par la brise ou par l'oiseau.

Et pourtant cette femme est la prédestinée,  
L'Ève qui doit sauver la terre condamnée,  
Et rayer de nos fronts le sceau réprobateur ;  
Cette vierge sans nom, mais aussi sans souillure,  
( Os siècles, courbez-vous ! ) c'est la mère future  
De l'immortel Libérateur.

Un éclair sort des cieux : Gabriel se présente ;  
Son regard est serein, sa face éblouissante ;  
Il descend doucement dans des flots de clarté,  
Il va parler ; la Vierge, étonnée à sa vue,  
Se trouble, s'épouvante et lui : " Je vous salue,  
" Pleine de grâce et de beauté !

" Ne vous effrayez pas, Vierge mystérieuse ;  
" O vase de pudeur ! O rose glorieuse !  
" Vous vintez ici bas pour le salut de tous ;  
" Il fallait une femme, et c'est vous que Dieu nom-  
me, ]

" Le fils de Jéhova sera le fils de l'homme,  
" Et l'Éternel naîtra de vous. "

Il s'arrête, il attend. Comme une fleur craintive  
Qui voudrait refermer, quand trop de flamme arrive,  
Son calice entr'ouvert par un soleil de feu,  
La Vierge se recueille, et d'une voix tremblante :  
" Le Seigneur a parlé, je suis l'humble servante  
" Du Seigneur, mon maître et mon Dieu "

Or, dans ce même instant, comme un vautour im-  
(monde,)

Je ne sais quel César bouleversait le monde,  
Et c'est pendant ces jours où tout semblait finir,  
Où le vice inondait la terre dégradée,  
Qu'une humble femme, au fond de l'obscur Judée,  
Portait dans son sein l'avenir.

TURQUETT.

L'INDUSTRIE. — SA FUNESTE INFLUENCE  
DANS LES PAYS NON CATHOLIQUES. —  
SORT DE LA CLASSE OUVRIÈRE CHEZ CES  
MÊMES NATIONS QUE LA RELIGION CATHOLI-  
QUE SEULE PEUT RETIRER DE L'ÉTAT DE

## DÉGRADATION OU ELLES SONT DESCENDUES

[ Suite ]

Cet inique partage, joint aux innova-  
tions religieuses qui l'ont opéré, ne cesse  
de produire des conflits, des réactions san-  
glantes, jusqu'à ce que, sous Guillaume I<sup>er</sup>  
la haute classe qui a tout, saisissant le pou-  
voir, réduit la classe qui n'a rien à man-  
ger en silence le petit morceau de pain  
que lui jette la loi. Rien de si triste que  
l'histoire de cette période d'un siècle  
et demi entre l'époque de la réforma-  
tion anglicane et la révolution de 1688 ;  
elle est toute dans les énergiques  
paroles d'un de nos prophètes : *La sci-  
ence de Dieu a disparu de cette terre ; la ma-  
lédiction, le mensonge, l'homicide, le vol et  
l'adultère l'ont inondée, et le sang a tou-  
ché le sang.*

L'égoïsme des gros propriétaires n'at-  
tendit pas les inventions du génie indus-  
triel pour sacrifier à ses calculs l'existence  
du petit peuple. L'expérience ayant  
prouvé aux agriculteurs que la vente de  
la laine était plus profitable que celle du  
blé, dit M. Lingard, dans son histoire d'An-  
gleterre, le labourage fut négligé ; la plus  
grande partie des terres fut réduite en pâ-  
turages ; et dans plusieurs comtés, des  
milliers de familles de laboureurs, se  
trouvèrent sans occupation et sans pain. "

Le roi Edouard VI se récrie, mais en  
vain. On a chassé les moines comme des  
scélérats, comme des hommes qui persé-  
cutaient le peuple pour leur intérêt, et les  
hommes qu'on a mis à leur place, sont  
des gens sans entrailles, des vautours. Les  
religieux abandonnaient leurs biens com-  
muns aux laboureurs et aux pauvres, ceux  
qui les remplacent enclouent les mêmes  
biens et doublent le nombre de leurs  
moutons avec le pain des pauvres.

" Des milliers de misérables, réduits  
au désespoir recourent aux armes, se  
réunissent en un corps nombreux sous  
la conduite des seigneurs catholiques ou  
mécontents de leur part dans le brigand-  
age : ils publient leurs griefs, et deman-  
dent entre autres garanties contre la  
férocity des riches, la rentrée au conseil  
d'un être humain, du Cardinal Pôle, et  
la restauration de deux abbayes au moins

dans chaque comté. On leur oppose,  
pour toute réponse, des armées, sinon plus  
nombreuses, du moins mieux aguerries ; le  
sang coule de toutes parts ; les bourreaux  
couronnent la victoire en accrochant à une  
forêt de potence des êtres assez ennemis  
pour ne pas vouloir mourir de faim.

Ceux que le fer ou le bourreaux ont é-  
pargnés, vont mendier dans les villes le  
pain qu'ils recevaient autrefois des monas-  
tères. " O Dieu de miséricorde ! s'écrie Mr.  
Lingard, quel nombre de pauvres, de fai-  
bles, de boiteux, d'aveugles, d'estropiés,  
de malades, se couchent et se traînent  
dans les rues fangeuses de Londres et de  
Westminster, mêlés à des troupes de fai-  
néants, de vagabonds et de pendants dé-  
guisés ! "

Le peuple respira un peu sous le règne  
de Marie, qui établit l'esprit de bienfai-  
sance avec la religion catholique, et res-  
titua généreusement les biens des égli-  
ses, des couvents, des hôpitaux, confisqués  
par Henri VIII au profit de la couronne,  
mais Elisabeth abolit de nouveau le ca-  
tholicisme, et le peuple retomba dans la  
misère.

On évalue la population agricole en  
Angleterre à plus de neuf millions ; sur  
ce nombre il y a à peu près cinquante  
mille propriétaires et fermiers. Le reste  
forme un monde d'ouvriers la plupart du  
temps sans travail et sans pain, végétant  
dans une misère et une démoralisation in-  
connues dans les pays arriérés en agri-  
culture. Voilà, dit M. Cobbett, ce que l'agriculture en grand a mis à la place de ces  
nombreuses et florissantes populations qui  
couvraient autrefois les campagnes, rem-  
plissaient ces grandes églises maintenant  
désertes, et cultivaient de vastes terrains  
aujourd'hui en friche, parce que le capi-  
taliste les estimait impropres à la culture

en grand, et que les pauvres manquent de  
capitaux pour les mettre en valeur.  
Mais, objecte M. de Lalonde, l'intro-  
duction des machines par là même qu'elle  
diminue les frais de culture, a pour  
effet d'abaisser le prix des denrées et d'au-  
gmenter les salaires. — Oh ! oui ! dans  
un pays catholique, où l'on se croit obli-  
gé de secourir les pauvres, il en serait  
ainsi ; mais le contraire a lieu dans un